LE JOURNALISTE ET LE SEMOIR A ARACHIDE

ou comment caricaturer les problèmes de développement rural en Afrique noire

Sous le titre « Le désert, la vache et le vautour », P. Lebellec a illustré pour les lecteurs de *La Croix*, dans le numéro du 15 juin 1984, sa vision très personnelle des questions de désertification et de lutte contre la faim dans le Sahel. Son titre, déjà, ne fait pas le détail : le désert et sa fascination exotique, la vache (qui a le mérite de la familiarité) et le vautour pour exciter, par son côté « répugnant », notre voyeurisme. Voilà un titre que je m'attendais plutôt à trouver dans *Paris-Match* que dans *La Croix*, journal réputé pour le sérieux voire l'austérité de ses analyses. Puis, l'œil est attiré par une photo ainsi légendée : « Au nord du Sénégal, on laboure le sable pour y planter du mil. » Instinctivement, je compare la légende à la photo avec d'autant plus d'intérêt que je vais enfin apprendre comment « labourer » le sable : ce n'est pas un exploit technique mais une curiosité. Dans le type de paysage de la photo, il n'est pas besoin de labourer puisqu'on use d'un instrument agricole, l'iler, pour ameublir le sol sans le retourner. Par ailleurs, le « sable » a tout l'air d'être un sol que les Wolof appellent « dekdior », argilo-sableux léger et terre d'élection de l'arachide. Car, est-ce de « mil » qu'il est question sur la photo ? Très belle, la photo représente une savane arborée clairsemée dans le tiers supérieur. Mais elle est construite autour d'un attelage au repos : d'un côté le cheval et ses jeunes conducteurs, de l'autre le « machiniste » en train de se désaltérer. Mais quelle est cette fameuse machine ? Une charrue ? Que non, un semoir à arachide. On songe à paraphraser le fameux slogan de *Paris-Match*. M. Lebellec est victime du choc des mots et du poids des photos.

Suis-je exagérément vindicatif et n'y a-t-il pas simple erreur, étourderie ? La lecture du texte est édifiante et confirme malheu-

reusement que la tradition du grand journalisme inaugurée par Albert Londres, si percutante dans sa description de la construction du chemin de fer Congo-Océan, est bien oubliée.

On commence par apprendre que « les forêts de baobabs ont cédé la place à quelques acacias torturés par le soleil », mais les « forêts » n'existent que dans l'imagination du journaliste. Puis, « l'émir du Trarza, une région désertique de Mauritanie, est sombre ». Mais, qu'on se rassure, « malgré ces drames, l'altier émir ne faillira pas aux lois de l'hospitalité ». Les nomades se déplacent en effet vers le sud. « La situation est d'autant plus sombre (encore) que les pasteurs peuls chassés du nord du Sahel par la sécheresse refluent vers le Sud, en Casamance, détruisant les cultures, ce qui provoque des heurts parfois violents avec les cultivateurs wolof. » Ce faisant, le journaliste condense dans une seule explication deux phénomènes, l'un qui affecte les rapports entre Peuls et Wolof dans la région du Sine Salum et l'autre qui oppose les « Wolof » (c'est-à-dire les gens du Nord) aux premiers occupants de la Casamance tels les Diola et Malinké. Cette explication par « réduction » et simplification est ensuite le procédé le plus utilisé par cet auteur. On le retrouve à propos de la déforestation : « Tout le long de la route Dakar - Saint-Louis, des femmes dans la brousse arrachent les branches qu'elles entassent en fagots. Transformés en charbon de bois, ils sont vendus à prix d'or dans la capitale pour cuire les aliments. » En fonction de mes recherches dans une trentaine de villages entre Thiès et Louga, je décompose l'explication ainsi : ce sont les pasteurs qui abattent le feuillage pour nourrir les troupeaux. Les femmes ramassent les branches comme bois mort pour en faire des fagots. Mais je n'ai jamais observé de charbonniers dans la région. Les réserves forestières y sont trop maigres et le charbon de bois vient du Sud, parfois de Haute-Casamance. Quant aux maigres fagots que l'on trouve au bord de la route, ils servent aux cuisinières à foyer amélioré. Ces informations sont faciles à collecter. Il suffit d'arrêter sa voiture et de poser les questions pour ne pas se contenter de clichés faciles.

Car, dans ce texte, tout est stéréotypé. Les jugements de valeur fleurissent à propos de la polygamie (« Mamadou, boy dans un grand hôtel, n'a qu'une seule femme, un cas encore assez rare »). Il est évident que le progrès est dans la monogamie ! De même pour l'Islam confrérique et les fameux Mourides : « Il est parfois utile d'appartenir à l'influente confrérie... pour être sûr de bénéficier des distributions de vivres. » L'auteur y ajoute le sensationnel hors de propos, au sujet du « quartier des villas de la sécheresse » à Nouackchott ou du « sinistre camp de Boiro » à Conakry. Il use aussi de l'insinuation : « On susurre tout de même dans les milieux bien informés... » Puis arrive le jugement définitif : « On construit une pompe sophistiquée mais on ne prévoit pas les moyens de

l'entretenir. » Ces « indigènes » sont vraiment impossibles à « civiliser » !

Alors, à quoi un tel discours sert-il ? Est-ce à présenter « une autre logique de développement » et l'action positive des Volontaires du progrès ou de ENDA Tiers monde ? ... A suivre la faiblesse des analyses de cet article, il n'en paraît rien. Celui-ci a un autre rôle qui doit être identifié par le contexte.

Dans la mesure où cet article « illustre » le titre en quatre colonnes à la une : « Faim : les efforts paient », il faut le lier à l'éditorial de Michel Cuperly pour qui « le monde riche a tendance à baisser les bras... Il s'agit de lutter non pas contre la sécheresse ou les calamités naturelles, mais d'abord contre le découragement... »

Quelle est alors l'idéologie implicite d'une telle démarche, au-delà des erreurs et des stéréotypes indignes de *La Croix* ? Un tel article a, à mes yeux, plusieurs fonctions.

D'une part, il détourne l'attention d'un certain grand public des questions pertinentes : modèles de développement, exploitation par les pays industriels des richesses locales, effets sociaux de l'insertion de sociétés paysannes dans la périphérie du capitalisme mondial, etc.

Ce faisant, il sécurise les « riches » en faisant croire que les solutions restent « techniques ». On s'est trompé de techniques mais le progrès est là, toujours devant nous.

Enfin, il déculpabilise et Dieu sait si la faute et le péché sont essentiels pour des catholiques, qu'ils soient de droite ou de gauche. Avec des expressions du type « développement à la base », « protection de l'environnement » et surtout « organisations non gouvernementales entrant en contact avec des communautés locales des pays en quête de compréhension autant que de secours »... Ce journaliste fait plaisir au lecteur. Il lui donne à entendre une « petite musique » cathartique et romantique qui lui lave les mains de toute responsabilité : que demander de plus que d'être écouté ?

Mais, Monsieur Lebellec, les populations que vous nous caricaturez n'ont pas besoin d'une « compréhension » qui s'apparente au paternalisme clérical éculé. Elles ont besoin de votre attention et de votre charité à condition que vous sortiez de l'orgueilleuse autosatisfaction de croire que vous appartenez à la race bénie des « Développeurs ».

Parler de ces questions ne s'improvise pas. Mais la chronique PALABRES est là pour établir un vrai débat qui devra se prolonger dans les prochains numéros.

Étienne Le Roy